
« Ce n'est pas un argument ! » Sur quelques aspects des théorisations spontanées de l'argumentation

Marianne Doury



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1207>

DOI : 10.4000/pratiques.1207

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 111-128

Référence électronique

Marianne Doury, « « Ce n'est pas un argument ! » Sur quelques aspects des théorisations spontanées de l'argumentation », *Pratiques* [En ligne], 139-140 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2008, consulté le 08 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1207>

© Tous droits réservés

« Ce n'est pas un argument ! » Sur quelques aspects des théorisations spontanées de l'argumentation

Marianne Doury

C.N.R.S.

Au départ de cet article, il y a mon amusement, pas toujours dénué d'irritation, devant la récurrence du verdict « c'est pas un argument ! » dans des discussions tournées vers la négociation d'opinions (Kerbrat-Orecchioni 1984). De tels jugements témoignent de l'existence de représentations, chez les locuteurs « ordinaires »⁽¹⁾, de ce qui relève du champ de l'argumentation et de ce qui en est exclu – et donc, de ce qu'est l'argumentation. Et, autant que le contenu de ces représentations, ma réaction face à ces exclamations demande à être pensée : elle traduit en réalité tant mon désaccord avec de tels jugements (en tant que tenante d'une approche descriptive de l'argumentation ; cf. Doury 2003), que ma conviction (pas nécessairement respectable) d'avoir raison face à une conception aussi naïvement normative de l'argumentation : pour moi, dans la plupart des cas, les procédés ainsi stigmatisés comme n'étant pas des arguments relèvent bien de l'argumentation, même s'ils prêtent particulièrement le flanc à la réfutation.

Je propose donc, dans le cadre de ma contribution à ce volume sur les linguistiques populaires, de chercher à dégager certains aspects des théorisations spontanées de l'argumentation qui transparaissent dans les énoncés méta-argumentatifs et les stratégies réfutatives des locuteurs engagés dans la défense d'un point de vue. On suivra ainsi le programme fixé par la linguistique populaire, qui invite à prêter attention tant aux énoncés « méta » qu'aux jugements critiques d'acceptabilité ou de non-acceptabilité de séquences discursives (Niedzielski & Preston 2000, Gleitman *et al.* 1972, Paveau 2007) – ici, argumentatives. On cherchera à établir dans quelle mesure ces conceptualisations spontanées font écho aux conceptualisations savantes de l'argumentation – et en particulier, aux théories normatives (Garssen, 2002 ; Doury, 2004).

Après un point sur l'état des réflexions sur les représentations ordinaires de

(1) A la suite de Brekle (1989), et en appliquant ses réflexions au champ de l'argumentation, je m'intéresserai aux expressions naturelles (c'est-à-dire qui ne viennent pas de représentants de l'étude de l'argumentation comme discipline établie) désignant ou se référant à des phénomènes argumentatifs ou fonctionnant au niveau de la méta-argumentation.

l'argumentation, on s'intéressera aux occurrences des expressions « c'est pas un argument » et « ça n'a pas valeur d'argument » en contexte de désaccord, qu'on considérera comme des entrées possibles dans ces représentations. Ceci nous amènera à constater une forte proximité entre les théories normatives « savantes » de l'argumentation, et les théories ordinaires qui transparaissent dans les commentaires méta-argumentatifs ainsi que dans les stratégies réfutatives analysables dans des discours divers.

L'étude des théories ordinaires de l'argumentation

Tandis que la nécessité d'intégrer aux études linguistiques « classiques » des éléments de description et de compréhension des représentations ordinaires de la langue (linguistique populaire en France, *folk linguistics* aux Etats-Unis) fait l'objet d'un consensus de plus en plus large (essentiellement aux Etats-Unis et en Allemagne, selon Paveau 2007), l'intérêt pour les représentations ordinaires de l'argumentation est pour le moins marginal dans l'ensemble des travaux sur l'argumentation, qu'ils soient en langue anglaise ou en langue française.

Aucun terme pour désigner un tel paradigme de recherche – de toute façon, le calque à partir de *linguistique populaire* ou l'équivalent anglais *folk linguistics* serait difficile, puisque les travaux en argumentation ne font pas l'objet eux-mêmes d'une désignation par un lexème unique. Le terme d'*argumentologie*, proposé sans grande conviction par Declercq (1992)⁽²⁾, est qualifié d'« impossible » par Plantin, qui propose de parler « “d'étude”, de “théorie” de l'argumentation pour désigner la réflexion sur cet objet »⁽³⁾; or ni *études ordinaires de l'argumentation*, ni *théories ordinaires de l'argumentation* ne constituent des candidats satisfaisants pour désigner ce champ de recherche, en raison du haut niveau de systématité qu'elles prêtent aux représentations ainsi désignées.

En dehors de ce problème terminologique, il faut reconnaître que ce champ de réflexion n'a pas statut de paradigme de recherche en tant que tel. Son champ d'investigation se situerait naturellement au croisement d'autres « folk-disciplines » : la linguistique populaire au premier chef, pour peu qu'on considère l'argumentation comme un mode de traitement *discursif* du désaccord ; la *folk epistemology* (Goldman 1994, Kitchener 2002), dans la mesure où, à travers ses conceptions non agonistiques, l'argumentation a bien quelque chose à voir avec les procédés participant à l'élaboration de connaissances⁽⁴⁾ ; la *folk logic*, si on privilégie les structures abstraites de raisonnement qui sous-tendent les développements argumentatifs.

Mais que l'étude des représentations ordinaires de l'argumentation ne fasse pas paradigme ne signifie pas que les interrogations qui la traversent soient absentes du champ des études en argumentation. Plantin affirme ainsi vigoureusement, depuis ses premiers travaux, la nécessité de prendre en compte les représentations or-

(2) « De même que l'on parle d'une narratologie pour désigner la théorie du récit, on pourrait envisager une *argumentologie*. » (Declercq 1992 : 169) ; le terme anglais d'*argumentology* ne semble pas avoir eu plus de succès, même s'il apparaît brièvement dans Eemeren *et al.* 1996, dans le compte-rendu des travaux en langue russe en argumentation (p.345).

(3) <http://icar.univ-lyon2.fr/membres/CPlantin/documents/1996c.doc> ; il s'agit de la version en ligne de Plantin (1996), mais qui diffère, justement, de la version publiée sur ce petit paragraphe, supprimé dans le livre...

(4) Kitchener (2002) souligne que dans la mesure où nombre de travaux en « folk epistemology » s'interrogent sur le processus d'acquisition des normes d'élaboration de la connaissance, ils s'inscrivent dans le champ de la psychologie développementale.

dinaires de l'argumentation dans l'élaboration des conceptualisations savantes du domaine : « On en vient toujours à l'argumentation avec un savoir substantiel de "ce qu'est" l'argumentation. Ce savoir commun doit être mis en question et problématisé. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera possible de construire des éléments de connaissance sur certaines formes d'argumentation. » (Plantin, 1996 : 16). Il invite pour ce faire à prêter attention à ce qu'il appelle « le langage de l'argumentation » (1990, 1995, 1996, 2005), c'est-à-dire aux termes relevant des « arts de la preuve » (2005 : 190) – au premier rang desquels, les mots *argumentation*, *argument* et *argumenter* (mais aussi *preuve* et *prouver*, *démonstration* et *démontrer*, *raisonnement*, etc.). Loin d'être accidentel et contingent, « le système sémantique de la langue dans laquelle on réfléchit sur l'argumentation fournit [...] des ébauches de théories, des « pré- » ou des « proto-théories » avec lesquelles on doit compter. » (1996 : 17). Le spécialiste de l'argumentation n'est pas bien sûr prisonnier de ces proto-théories, au sein desquels il opère des choix qui l'amènent à redéfinir les notions qu'il utilisera, mais il doit en connaître les contours afin d'explicitier ses propres présupposés et de justifier ses écarts par rapport au sens commun.

Cet intérêt pour le lexique de l'argumentation trouve un écho, dans le domaine anglo-saxon, chez Billig (1987) ou O'Keefe (1977, 1982), qui cherchent à dégager les sens du mot *argument* en anglais (et en particulier, distinguent *argument* comme produit, et *argument* comme activité, voire type d'interaction) ; mais leur approche reste lexicographique, et ne s'arrête pas à l'analyse des emplois quotidiens de ces termes. Pourtant, l'observation de négociations portant sur le sens du mot *argument* donne un accès particulièrement riche aux représentations que les locuteurs se font de cette activité⁽⁵⁾. L'exemple suivant vise à illustrer l'intérêt de cette démarche : il est tiré d'un forum de discussion sur Internet⁽⁶⁾ (la structure dialogale a été reconstituée pour faciliter la lecture). La discussion se déroule ici entre Math, Peyo et Patrick, Math critiquant l'homosexualité au nom de l'Eglise⁽⁷⁾ :

- 1 [Math] (à Peyo) vous et vos potes êtes incapables d'amener le moindre argument.
- 2 [Peyo] (à Math) On vous en a fourni des tas et de toutes natures.
- 3 [Math] Mais pas un seul qui soit vrai.
- 4 [Patrick] (à Math) Evidemment, puisque pour vous un vrai argument est un argument
- 5 conforme à ce que vous pensez.
- 6 Vous n'avez jusqu'à présent jamais montré que vous étiez capable
- 7 de simplement examiner un argument qui vous contredise.
- 8 [PEYO] (à Math) Que vous les jugiez irrecevables parce qu'ils ne vont pas dans le
- 9 sens de la parole de Dieu ne constitue pas un argument.
- 10 [Math] (à Peyo) Vous décrêtez ça comme ça, vous. Pratique remarquez. Si vous
- 11 faites pareil sur vos études statistiques, ce doit être caviar votre
- 12 boulot.
- 13 [Patrick] (à Math) [...] Consultez un dictionnaire pour connaître la signification de
- 14 "argument".
- 15 Avancer "c'est la parole de dieu" ne peut être un argument que pour
- 16 des personnes qui admettent qu'il y a une parole de dieu et qu'elle
- 17 est vraie, ce n'est pas nécessairement le cas dans ce forum et

(5) Sur ce que de telles observations peuvent nous apprendre, par exemple, de la perception de schèmes argumentatifs distincts par les locuteurs ordinaires, voir Doury 2004.

(6) fr.soc.religion ; il date du 21 janvier 2001, et les archives dont il est issu ne sont plus accessibles en ligne actuellement.

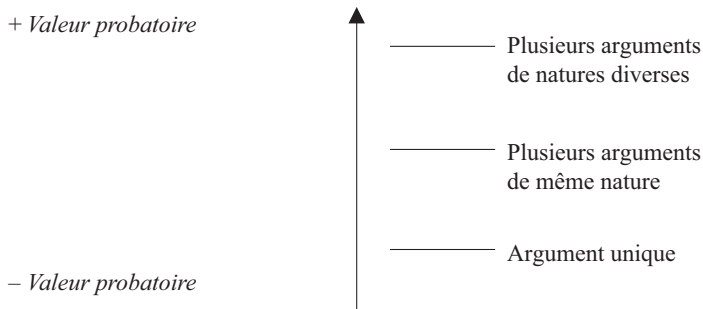
(7) Tous les exemples sont reproduits avec graphie et ponctuation d'origine.

18 principalement pas le cas des personnes avec qui vous débattiez.
 19 Cet argument est donc irrecevable. Si vous n'avez rien d'autre à
 20 présenter, allez donc plutôt dans un forum biblique où cet
 21 argument aura du poids.
 22 De plus, votre assertion était fautive, l'homosexualité n'est pas
 23 condamnée dans la Torah, c'est l'acte qui l'est.
 24 Votre argument sans pertinence était donc faux de surcroît.

A partir de cet exemple, on peut dégager certains traits relevant d'une théorisation spontanée de l'argumentation, parmi lesquels :

- pour Math, une discussion sur un sujet doit être menée sur la base d'arguments. Cette exigence d'argumentation peut apparaître comme une évidence ; encore faut-il l'explicitier et la poser comme centrale dans bien des représentations spontanées de l'argumentation⁽⁸⁾. La ligne 1 de l'extrait pourrait même ouvrir la voie à une forme d'argument par l'ignorance : l'incapacité de l'adversaire à avancer des arguments probants en faveur de la thèse qu'il défend fonctionne elle-même comme argument en faveur de l'inanité de cette thèse.

- pour Peyo 1.2, le nombre et la diversité des arguments renforcent le point de vue avancé, et les moyens de preuve s'organisent sur une échelle probatoire du type :



Les échanges qui suivent esquissent les visions normatives de l'argumentation en jeu pour chacun.

- Pour eux, un argument peut être vrai (Math, 1.3) ou faux (Patrick, 1.24) ; si ce que Math met sous l'adjectif « vrai » reste flou, pour Patrick, il s'agit bien de considérer l'argument comme un énoncé réductible à une proposition évaluable en termes de valeur de vérité (1.22-23).

- Mais si un argument doit *au moins* être vrai, sa vérité ne suffit pas à le rendre acceptable ; il doit aussi être *pertinent* (Patrick, 1.24) ; et il semblerait que le jugement de pertinence s'appuie ici sur *l'adaptation à l'auditoire* : un argument pertinent doit partir des objets d'accord (Perelman & Olbrechts-Tyteca 1988 : 38) admis par l'auditoire (1.15-21). Si l'on prête attention aux formulations mobilisées par les participants à l'échange, on est amené à considérer la condition de pertinence comme une exigence forte : un argument non adapté à l'auditoire n'est pas seulement un argument faible, ce n'est tout simplement plus un argument du tout (Peyo, 1.8-9).

(8) Il ne s'agit pas non plus d'en faire une exigence absolue : il y a des situations où les acteurs considèrent que « ce n'est plus le moment d'argumenter / de discuter », mais de décider ou d'agir.

– Enfin, les lignes 4-7 esquissent quelque chose comme une exigence éthique portant sur l’argumentation : un argument ne doit pas être rejeté du simple fait qu’il pointe vers une conclusion à laquelle on n’adhère pas. L’examen des arguments en circulation dans une discussion doit se faire « du point de vue de Sirius », en désolidarisant en quelque sorte les acteurs et les actants de l’argumentation (Plantin 2000).

Chercher à rendre compte des théories ordinaires de l’argumentation à partir de la description de tels échanges est une tâche énorme et complexe ; en raison d’une part de l’extrême fréquence, richesse et diversité de séquences de ce type ; et parce que rien ne nous permet de supposer une unicité, ni même une cohérence ou une compatibilité, entre les visions de l’argumentation ainsi dégagées. Il convient donc, dans le cadre d’un article, de restreindre l’investigation ; c’est pourquoi on s’en tiendra à l’exploration de deux entrées possibles dans l’univers des représentations ordinaires de l’argumentation : les expressions « c’est pas un argument » et « ça n’a pas valeur d’argument ».

« c’est pas un argument »

On se propose à présent de centrer notre attention sur les limites de ce qui constitue, pour les locuteurs non spécialistes, le *champ de l’argumentation*, à travers l’observation des contextes d’occurrence d’énoncés du type « *p* n’est pas un argument », afin d’identifier :

- quel est le *p* ainsi exclu du champ de l’argumentation (*p* étant caractérisé par le locuteur, ou catégorisé à partir d’une perspective « savante » sur l’argumentation) ;
- quelles sont les justifications données de cette exclusion, à partir de commentaires méta-argumentatifs ou d’extensions réfutatives.

La profération de jugements catégoriques de ce type témoigne du degré maximal de normativité que peuvent atteindre les conceptions spontanées de l’argumentation ; Niedzielski & Preston (2000 : 18) signalent le même phénomène d’exclusion, hors du champ du langage cette fois, des phénomènes discursifs jugés fautifs par les locuteurs ordinaires.

On s’arrêtera donc ici essentiellement aux formulations absolues d’exclusion de procédés discursifs du champ de l’argumentation, mais il convient de signaler que dans bien des cas, la critique de la valeur probatoire d’un énoncé est adoucie par des qualifications diverses : ce n’est pas un argument « suffisant », « convaincant », « rationnel », « acceptable » – ce qui ne revient pas à refuser le statut d’argument, mais simplement celui de *bon* argument, à l’énoncé incriminé. De façon similaire, la critique peut être formulée de façon contextualisée : « ce n’est pas un argument politique », « ce n’est pas un argument dans ce forum », « ce n’est pas un argument pour moi »... toutes spécifications qui témoignent d’une conception de l’argumentation et de sa validité déterminée par la situation d’énonciation, les caractéristiques des participants et la nature du thème en discussion.

On ne cherchera pourtant à rendre compte ici que des exclusions non spécifiées (« ce n’est pas un argument *du tout* »), qui se présentent comme traçant une ligne de démarcation non entre la bonne et la mauvaise argumentation, mais entre l’argumentation et le reste. Cette position extrême, qui consiste à exclure du champ de l’argumentation tout procédé d’étayage jugé fautif d’un point de vue logique, éthique ou interactionnel, n’est pas présente exclusivement dans les discours ordinaires.

res. On la trouve également dans certains textes savants – en particulier dans les travaux de Philippe Breton (1997), qui trace une ligne de partage entre la « bonne » argumentation (qui serait la seule argumentation véritable), et rejette les argumentations qu’il juge fautives dans la catégorie de la manipulation⁽⁹⁾.

a) « c’est pas un argument » comme introducteur à une réfutation spécifique

Dans certains cas, « c’est pas un argument » constitue juste un introducteur de réfutation, sans aucun passage à une dimension méta-argumentative. C’est ce qu’on observe par exemple dans le message suivant⁽¹⁰⁾, tiré d’une discussion sur les mérites du diesel. Denverdla réagit à un message antérieur présentant comme une aberration des voitures de course équipées pour rouler au diesel, en prenant un contre-exemple : « Et les AUDI des 24H DU MANS c’est bien des voitures de course et ça roule au diesel !!!!! ». dagashii lui répond alors :

C’est pas un argument : l’agrement, point fort des m3, n’entre pas en ligne de compte dans la création de machine de course. Seule l’efficacité compte.

En revanche, une m3 au GPL, si ça n’abîme pas le moteur et ne fait perdre que très peu de performances et d’agrément, pourquoi pas.

Indépendamment du degré de technicité de la réponse, qui rend ce message incompréhensible pour moi, il est clair que la réfutation de dagashii est spécifique à l’argument invoqué par Denverdla, et ne prétend à aucune généralisation : il s’agit simplement de rejeter l’argumentation inductive avancée comme non pertinente par rapport à la question débattue. De telles occurrences de « c’est pas un argument », relativement fréquentes, ne donnent en aucun cas accès à ce qui, pour un locuteur donné, relève ou non du champ de l’argumentation.

b) « c’est pas un argument » comme introducteur à une réfutation portant sur le schème argumentatif mobilisé

En revanche, on accède aux représentations que se font les locuteurs de ce qu’est une argumentation acceptable lorsque la réfutation qui suit « c’est pas un argument » porte sur le schème lui-même. L’exclusion du champ de l’argumentation porte alors fréquemment sur des schèmes argumentatifs critiqués comme n’ayant pas valeur logique de preuve par les logiciens, épistémologues, ou théoriciens normatifs de l’argumentation.

Analogie

C’est le cas de l’exemple suivant, où des internautes discutent des bénéfices et dangers du recours à des experts (ou spécialistes) pour trancher une question. François Guillet défend le recours à des spécialistes/experts par une analogie, en

(9) Breton, en évoquant la « nécessité de réfléchir à la frontière entre ce que serait l’argumentation, c’est-à-dire le respect de l’autre, et la manipulation, qui serait privation de la liberté de l’auditoire pour l’obliger, par une contrainte spécifique, à partager une opinion ou à adopter tel comportement » (1997 : 14), fait reposer la distinction entre argumentation et manipulation, moins sur une identification de procédés spécifiques, que sur un calcul des intentions des locuteurs. En cela, il fait écho à la définition classique du sophisme comme procédé délibérément trompeur.

(10) Forum <http://www.forum-auto.com/marques/bmw/sujet3386-35.htm>, message de dagashii, 2 juillet 2008.

affirmant : « Ce n'est pas une question de croyance mais de compétences : quand tu as un cancer, tu te fais soigner par ton généraliste ou tu vas voir un spécialiste ?! » ; la question rhétorique, signée par la ponctuation (?!), pointe bien sûr ici vers la réponse attendue « un spécialiste ». Christian lui répond alors ⁽¹¹⁾ :

Et comment arrive tu à savoir que tu as un cancer ? Tu iras d'abord voir le généraliste, non ?

De toute façon **ce n'est pas un argument** pour la discussion que tu menais avec Jeanne. Vous parliez philo (enfin je suppose, sinon tu te trompais de forum) et tu n'avais pas de cancer à soigner.

L'exclusion de l'énoncé avancé par Guillet à l'appui de sa position du champ de l'argumentation se fait ici sur la base d'un rejet global du schème argumentatif sous-jacent, l'analogie : Christian refuse que l'on fasse appel à un cas tiré d'un domaine du savoir donné (la médecine) pour transférer la conclusion que l'on peut en inférer (la nécessité de recourir à un spécialiste) à un autre champ du savoir (la discussion philosophique).

Cet exemple serait, selon Brown (1995), caractéristique de la *folk logic*⁽¹²⁾, qui fait peser sur l'analogie une exigence d'uniformité de domaine (*domain constraint*)⁽¹³⁾. La raison de cette préférence résiderait selon lui dans la propension des locuteurs ordinaires à privilégier le partage de propriétés concrètes (définitoire des analogies prédictives) par rapport au partage de propriétés abstraites ou structurales (propre aux analogies figuratives, qui impliquent le recours à des domaines de référence hétérogènes)⁽¹⁴⁾.

Cette exigence d'homogénéité des domaines se retrouve chez certains auteurs en argumentation : ainsi, pour Brown (1989) ou Garssen (2007), l'analogie figurative ne constitue pas elle-même un argument – même si elle peut être mise au service de divers schèmes argumentatifs⁽¹⁵⁾.

Si le statut logique de l'analogie ou de l'induction⁽¹⁶⁾ est depuis longtemps discuté, ces procédés ne figurent pas pour autant dans les listes de parallogismes dressés par les théoriciens normatifs de l'argumentation. En revanche, nombre de ces parallogismes classiquement répertoriés font l'objet de jugements similaires d'exclusion du champ de l'argumentation par les locuteurs ordinaires.

Argument du nombre

C'est ainsi le cas de l'argument du nombre dans cette interview de Nicolas Hulot ([http ://www.lexpress.fr/actualite/environnement/nicolas-hulot-la-decroissance-](http://www.lexpress.fr/actualite/environnement/nicolas-hulot-la-decroissance-)

(11) Forum fr.sci.philo, message de christian.g, 24 juillet 2008.

(12) Qu'il définit comme « a body of popular beliefs about logic » ; Brown 1995 : 92.

(13) En témoigneraient des expressions comme « you can't compare apples and oranges » – dont les correspondants français « il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes » ou « il faut comparer ce qui est comparable » ne sont pas d'exacts équivalents, le premier exigeant un traitement séparé pour des objets relevant de catégories différentes et ne concernant pas spécifiquement l'analogie, le second pouvant s'appliquer aussi bien à des analogies figuratives qu'à des analogies prédictives.

(14) Pour une synthèse des différents types d'analogies argumentatives et de leur perception par les locuteurs ordinaires, voir Doury 2008.

(15) Plus spécifiquement, Bouveresse (1999) se veut une véritable mise en garde contre les abus de l'analogie en sciences.

(16) Le refus du statut d'argument à un énoncé s'adresse aussi aux argumentations inductives (argumentation par l'exemple, par le témoignage ; cf. développement à venir sur l'expression « ça n'a pas valeur d'argument »).

n-est-pas-un-gros-mot_507449.html), au cours de laquelle il déplore que les politiques assouplissent la législation sur les cultures OGM sous l'influence des positions dominantes dans le monde sur le sujet :

« Tout le monde le fait » **n'est pas un argument**, l'erreur commune n'est pas une vérité.

Cette formulation, une fois encore, fait écho aux condamnations savantes de l'argument du nombre (ou appel au consensus, ou *appeal to the authority of the many*, qui constituent des formes d'argument *ad populum*), et notamment à celle d'Engel (1994), qui rappelle qu'il s'agit pour lui d'un paralogisme en raison du fait que « the fact that many people agree with a certain conclusion does not make it true ». (p. 146)

Argument d'autorité

C'est aussi le cas de l'argument d'autorité : le fait d'invoquer un tiers comme garant d'une proposition est opposé à l'invocation de données factuelles, qui seules seraient dignes du statut d'argument ⁽¹⁷⁾ :

Et pour info, citer sarkozy a chacune de tes interventions **se n'est pas un argument**... un argument c'est répondre à une chose par des faits concrets qui se sont passés !

La relation entre la possibilité d'un accès direct aux faits et le recours à l'argument d'autorité est au centre de la plupart des discussions « savantes » sur l'acceptabilité de ce procédé. Les théoriciens normatifs de l'argumentation s'accordent pour dire qu'une argumentation à partir des faits eux-mêmes est toujours préférable. Mais ils admettent qu'il faut tenir compte du principe de réalité, qui interdit parfois cette démarche (par manque de temps, de compétence ou autre). L'appel à une autorité experte sur un sujet est alors, sous conditions, acceptable – pour peu, ajoute Plantin (1988 : 333), que l'on préserve la possibilité, au moins théorique, d'une vérification directe. De son côté, David-Blais (1998 : 34), s'intéressant moins à l'acceptabilité « globale » de l'argument d'autorité qu'aux conditions auxquelles il peut être considéré comme un argument légitime, souligne lui aussi la convergence entre les critères d'évaluation savants et ceux mis en œuvre spontanément par les locuteurs engagés dans la critique des arguments avancés par leurs adversaires.

Ceci dit, le recours à une autorité tierce peut être aussi présenté comme préférable à une parole non factuelle et sans légitimité particulière, comme le suggère le message suivant, portant sur la condamnation de l'homosexualité par l'Eglise catholique ⁽¹⁸⁾ :

R.V.Gronoff a écrit :

> D'autre part, un ou une homosexuel ne peut pas avoir part à la vie du Royaume
> tant qu'il/elle n'a pas renoncé totalement à sa dépravation (ce qui est vrai de
> toutes les autres passions addictives).

C'est toi qui le dit, **ce n'est pas un argument**. Je ne vois dans cette affirmation aucun fondement philosophique ni aucune citation des évangiles.

(17) http://www.dailymotion.com/video/x5jzig_segolene-royal-dimanche-25-mai-2008_news, message de jeremove, fin mai 2008.

(18) Forum fr.soc.politique, message de Taupe en réponse à Gronoff, 30 avril 2008.

A la prise de position de Gronoff, Taupe refuse le statut d'argument au motif qu'elle ne s'appuie pas sur les textes de référence dans ce débat précis – à savoir, les Evangiles. D'une façon plus générale, en contexte polémique, le recours à une autorité tierce est très ambivalent : il peut être dénoncé comme une tentative d'intimidation et une stratégie pour éviter le fond du sujet (on se trouve alors très près des jugements critiques portés sur l'argument d'autorité par les théoriciens normatifs de l'argumentation) ; mais un locuteur qui développerait une argumentation « auto-suffisante », ne renvoyant à aucune extériorité discursive, risquerait de se voir réclamer des sources et contester sa légitimité (Doury & Largier, à paraître).

Argument par l'ignorance

On l'a dit, on considère ici comme locuteur ordinaire tout locuteur qui ne fait pas profession de spécialiste en argumentation – ou, du moins, même si c'est le cas, n'exerce pas son expertise dans les données considérées. Mais il est clair que l'opposition binaire entre locuteur ordinaire et spécialiste de l'argumentation est dans une large mesure simplificatrice, et qu'il est nécessaire pour le moins de lui reconnaître un caractère scalaire (Paveau 2007 : 93-94, 107), les conceptions « ordinaires » de l'argumentation pouvant aller d'une véritable ingénuité à une très forte proximité vis-à-vis des catégories d'analyse savantes de l'argumentation. La capacité des locuteurs à reconnaître, décrire, voire nommer certains schèmes argumentatifs complexes amène à considérer comme pertinente, pour identifier les données entrant dans une réflexion sur les théories ordinaires de l'argumentation, moins la non-expertise des locuteurs que la finalité des commentaires méta-argumentatifs : on suit en cela la proposition de Brekle (1989), qui choisit ainsi de définir la linguistique populaire « comme une pratique sociale qui d'une part, traite des phénomènes du langage, mais qui, en même temps, utilise ce traitement dans des buts sociaux. » (pp. 40-41). Ainsi, dans un forum consacré à l'astrophysique (et on m'accordera que l'astrophysique n'est pas la science de l'argumentation⁽¹⁹⁾), Benoit.d réagit au propos d'un internaute, qui, du fait que selon lui, « Il n'y a aucune raison pour que la masse fasse exception au changement de signe », conclut que « la masse ne fait pas exception au changement de signe », par le commentaire méta-argumentatif suivant⁽²⁰⁾ :

AMHA, l'absence d'argument contre une idée n'est pas un argument
significatif pour valoriser l'idée ;)

Il énonce ainsi la définition classique du sophisme *ad ignorantiam*, qui interdit de conclure de l'impossibilité de prouver *non-p*, à l'acceptabilité de *p* (Eemeren & Grootendorst 1996 : 139).

Pétition de principe

Certains commentaires méta-argumentatifs reflètent également ce que Plantin (2002) pointe dans de nombreuses approches normatives de l'argumentation : une défiance systématique vis-à-vis du langage naturel, en raison notamment de son manque d'univocité, de sa subjectivité. Cette défiance se traduit notamment par

(19) Je suis ici la recommandation de Niedzielski et Preston (2000 : 13), qui invitent à ne pas s'interdire de prendre en considérations des données au motif que les informateurs auraient un haut degré d'éducation ; comme le souligne Paveau (2007 : 103), rien n'oblige à considérer comme relevant des « folk sciences » les seules représentations issues des « classes populaires » !

(20) Fr.sci.astrophysique, message de Benoit.d, 4 mai 2008.

des mises en garde contre l'emploi de certains mots « chargés » en raison de leur incapacité à fonctionner de façon neutre dans le débat. Ainsi, dans une discussion sur l'euthanasie, ben_ouah demande à son interlocuteur d'éviter de défendre le droit à l'euthanasie au nom de la *dignité* humaine ⁽²¹⁾ :

Ce sujet sera certes encore débattu dans le futur, et d'ailleurs cette commission le préconisait. Mais de grâce **ne prenons pas des mots pour des arguments**, et n'essayons pas de monopoliser ce mot de dignité. Tout le monde est pour la dignité.

C'est le même type de méfiance qui explique les mises en garde, dans les approches normatives de l'argumentation, contre les « mots chargés » (*question-begging epithets*, Engel 1994 : 93), que Bentham (et Schopenhauer à sa suite) considèrerait comme des « pétitions de principes cachées dans un seul mot » (Perelman, 2002 : 43).

Arguments ad hominem

Enfin, on pouvait s'y attendre, les procédés relevant de la réfutation *ad hominem*, dans ses variantes offensante, circonstancielle ou *tu quoque* ⁽²²⁾, sont parfois rejetés comme ne relevant pas du champ de l'argumentation. Ainsi, dans le forum satirique consacré à Nicolas Sarkozy, une discussion se développe autour de l'assertion « la taille de Nicolas Sarkozy n'est pas un argument ». Utiliser la petite taille de Nicolas Sarkozy comme moyen de le discréditer comme homme politique relève de l'argument *ad hominem* offensant ⁽²³⁾ ; or, sur cette dernière catégorie, les normes admises par les locuteurs ordinaires et les critères d'évaluation dégagés par les travaux en argumentation convergent pour considérer que les attaques personnelles ne relèvent pas, ou rarement, d'une argumentation (van Eemeren & Meuffels, 2002) – pour peu qu'on conçoive cette dernière comme ayant nécessairement une dimension rationnelle.

De façon similaire, dans l'exemple suivant, le statut d'argument est refusé à un étayage discursif qui est assimilé à un argument *ad hominem* circonstanciel (il s'agit ici pour le locuteur de disqualifier la position de son adversaire en suggérant qu'elle n'est motivée que par ses intérêts personnels) ⁽²⁴⁾ :

On achève bien les trolls... a écrit :

> Un boitier anti-djeune racaille, pourquoi pas, mais un boitier anti gauchiste, ca
> j'achete tout de suite pour eviter d'avoir a subir leurs discours totalitaires et
> debilifiants

Vous devriez utiliter la version droitière sur vous. Les droitistes ne doutent de rien, sans doute parce qu'ils seront les derniers à mordre la poussière. Vous ne souhaitez pas la critique puisque la situation vous convient, à titre personnel, c'est

(21) Forum Libération, message de ben-ouah, 22 février 2007.

(22) Pour une définition de l'argument *ad hominem* et de ses variantes, voir Breton et Gauthier 2000 : 79.

(23) Une partie de la discussion consiste, pour certains intervenants, à maintenir que l'évocation de la taille de Nicolas Sarkozy est acceptable en arguant du fait que ce n'est pas la taille du Président en elle-même, mais le complexe qu'il aurait nourri autour d'elle, qui ferait sens – Nicolas Sarkozy serait ainsi particulièrement revanchard, agressif, nerveux (caractéristiques pertinentes pour un chef d'Etat), en raison de difficultés psychologiques à assumer ce trait physique (<http://sarkostique.xooit.fr/t1157-La-taille-de-sarkozy-n-est-pas-un-argument.htm>).

(24) fr.soc.politique, message de Liszt en réponse à On achève bien les trolls, 30 avril 2008.

compréhensible, c'est humain. Mais **ce n'est pas un argument**. C'est votre intérêt personnel qui parle.

Enfin, et de façon caricaturale, l'argumentation est vue comme incompatible avec le recours à la contrainte physique : « la force **n'est pas un argument** », rappelle Mgr Jacques Perrier, évêque de Tarbes et Lourdes, à propos du discours du pape Benoît XVI à l'Université de Ratisbonne, afin de défendre la position selon laquelle la doctrine du djihâd « contredit la nature de Dieu »⁽²⁵⁾. Or, la plupart des ouvrages savants sur l'argumentation valorisent l'importance de leur objet par le fait qu'il constitue une alternative au recours à la force et à la violence⁽²⁶⁾.

c) « tel type d'énoncé n'est pas un argument »

Dans des cas plus rares, c'est l'appartenance de l'énoncé à un genre considéré généralement comme distinct du registre de l'argumentation qui est invoquée pour justifier son exclusion. C'est ce qu'on observe dans l'exemple qui suit. Le message reproduit fait suite à une prise de position de Bosco, selon laquelle faire des enfants est une manifestation d'égoïsme, et qui s'appuie sur une chanson de Henri Tachan⁽²⁷⁾. La réaction de Declairvaux33 est immédiate⁽²⁸⁾ :

ah la chanson qui sert de réserve d'arguments...

Je n'arrive pas à vous convaincre ? et bien je vous chante une chanson !

La réaction de declairvaux33 ramène l'intervention de Bosco à un procédé qu'il présente comme peu original, voire éculé, auquel on recourt lorsqu'on ne dispose d'aucune autre ressource argumentative plus classiquement acceptable (« je n'arrive pas à vous convaincre ? »). Bosco cherche à défendre sa stratégie, en arguant que « quand une chanson est bonne, qu'elle exprime des idées intéressantes, qu'elle prête à réflexion et qu'elle touche au cœur, pourquoi ne pas l'utiliser ? » ; mais declairvaux33 persiste à refuser qu'on considère qu'une chanson puisse faire argument :

"ouehhhh cette chanson, elle fait passer un message !"

il n'empêche qu'**une chanson n'est pas un argument**. C'est comme les "putain", les insultes, ou les répétitions d'une même formule incantatoire, cela ne permet pas de persuader.

Après avoir caricaturé le raisonnement prêté à Bosco (« ouehhhh cette chanson... »), il associe le recours à une chanson comme argument à d'autres procédés discursifs faisant, eux, l'objet d'un ostracisme clair (« putain », insultes, « répétitions d'une même formule incantatoire »), afin d'opérer un discrédit par conta-

(25) <http://www.inxl6.org/article3087.php>

(26) On mentionnera malgré tout la position fortement hétérodoxe de Jean Goodwin, qui, dans un article passablement provocateur et facétieux, questionne nombre d'idées reçues sur l'argumentation, dont son statut d'alternative à la violence. « Throughout recorded time, Johnstone reminds us, "men have always based their conflicts upon arguments. Every war has been preceded by the search for an excuse for fighting". Argument is therefore not the opposite of war, except in the trivial sense that it is hard to both fight and argue at the same time » (Goodwin 2002 : 40).

(27) Voici la première strophe de cette chanson :

« Je ne veux pas d'enfant pas de fruit à mon arbre
À mon chêne pas de gland à mes joues pas de barbe
Je ne veux pas d'enfant pour consoler ma mort
Pas de petit mutant pas de petit Médor »

(28) Fr.soc.politique, message de Declairvaux33, 28 juillet 2008.

gion. Enfin, le recours à une chanson ayant été dénoncé en tant que tel, Declair-vaux se livre à une critique de l'invocation de cette chanson en particulier, sous l'angle de sa qualité littéraire (« rien que sur le plan poétique, cette strophe est assez minable ») aussi bien que du contenu qu'elle véhicule.

De façon similaire, l'inscription dans un registre religieux est vue comme antagoniste avec une argumentation rationnelle, comme le suggère la réaction de Nicolas George à la réflexion d'un intervenant suggérant, à propos du mot « libre » dans l'expression « logiciel libre », qu'« il faut s'efforcer de la [la liberté] minimiser »⁽²⁹⁾ :

« Il faut » tout court ne veut rien dire. « Il faut » toujours en vue d'un objectif. Une phrase qui contient « il faut » sans le mot « pour » un peu plus loin, comme la tienne, est une phrase de nature religieuse, **pas un argument** rationnel.

d) « argument » comme terme non-préféré

Dans tous les cas envisagés jusqu'à présent, le terme d'« argument » est valorisé par opposition à d'autres catégories moins légitimes (paralogismes, procédés considérés comme non probants...) : le jugement « ce n'est pas un argument » est donc, dans une certaine mesure, une sanction. On relève pourtant quelques cas plus rares où « argument » s'oppose à une alternative qui constitue le terme préféré : c'est le cas des deux exemples suivants, où « argument » s'oppose à « conclusion »⁽³⁰⁾, puis à « fait » :

- > C'est vous qui vous retranchez derrière cet « argument » pour
- > échapper à la question du dualisme.

C'est une conclusion, monsieur le philosophe, **pas un argument**. Elle vient à la fin de maints arguments, dont j'ai cités quelques-uns.⁽³¹⁾

Il s'agit ici pour Chicot TC d'asseoir le statut de l'énoncé contesté en le présentant non pas comme une allégation gratuite, mais comme un énoncé-conclusion ré-

(29) Fr.comp.os.linux.debats, message de Nicolas George, 5 mai 2008.

(30) Fr.soc.religion, message de Chicot TC, 20 avril 2008.

(31) Comme on peut s'y attendre, l'observation de tels commentaires méta-argumentatifs met au jour un certain nombre d'incohérences dans les représentations correspondantes. Ainsi, la définition de ce qui fait « argument » au sein de la cellule argumentative n'est pas toujours très claire : l'argument est-il à la source de l'inférence, ou à son terme ? L'exemple précédent illustre la vision canonique de la cellule argumentative, dans laquelle la conclusion résulte des arguments. Mais dans un forum sur la généalogie, à un intervenant qui affirme sans ambages que les propriétés mathématiques de la numérotation Sosa « font qu'elle est nulle », Guillaume Roelly répond :

Patrick, **ce n'est pas un argument** c'est un jugement non étayé, tu nous a habitué à mieux. (fr.rec.genealogie, Guillaume Roelly, 3 mai 2008)

GR fait ainsi peser une exigence d'argumentabilité des prémisses elles-mêmes, l'argument au regard d'une conclusion étant susceptible de devenir lui-même conclusion par rapport à un étayage argumentatif supplémentaire. De façon similaire, dans une discussion sur le créationnisme, un participant suggère qu'« il n'est pas raisonnable de penser que les espèces qui vivent aujourd'hui, dont la nôtre, le doivent à un plan prévu depuis le début » ; il se voit répondre que « "Il n'est pas raisonnable" constitue une position de principe, pas un argument », selon l'idée qu'un argument, pour servir de base à une chaîne argumentative, doit lui-même être fondé (fr.soc.religion, message de Patoutlan, 17 avril 2008). Cette exigence d'argumentabilité, ou « obligation de défense », rappelle la règle n°2 de la pragmatodialectique, qui requiert qu'un participant à une discussion critique s'engage à justifier toute contribution à la discussion si cela lui est demandé par son partenaire d'interaction (Eemeren & Grootendorst 1996 : 132-140).

sultant d'un travail d'étayage argumentatif préalable ; ici, la catégorisation de son propre discours comme conclusion plutôt que comme argument a pour objectif d'accroître le coût de la réfutation pour son adversaire, qui, au-delà de l'énoncé lui-même, se voit ainsi invité à contester également la construction argumentative sous-jacente.

L'exemple qui suit, tout en procédant également à une dégradation du statut d'argument, ne relève pas de la même logique ; il me semble devoir être rattaché au paradoxe de l'argumentation souligné par Perelman (1970 : 114) et souvent repris, selon lequel argumenter pour un énoncé, tout en visant à l'asseoir, l'affaiblit : l'énoncé le plus solide dans une confrontation d'opinions est celui qui échappe à la discussion parce qu'il se voit conférer le statut de « fait ». Le message est tiré d'un forum sur la bande dessinée commentant une exposition consacrée à Superman, et réagit au message d'un internaute considérant que tout rappel de la judéité des créateurs de Superman, Siegel et Schuster, est suspect puisque ce sont les nazis qui les premiers ont souligné cette donnée ⁽³²⁾ :

- > Enfin, l'argument du chef nazi pour casser ceux qui voient de la judaïté dans
- > Superman est un peu bas, et indigne de vous, je trouve !

Ce n'est pas un argument, c'est un fait. Je ne vois pas en quoi le rappel du fait que les nazis ont été les premiers à "détecter" la judéité des auteurs de Superman est indigne. C'est votre interprétation. Je vous en laisse la responsabilité.

Ce faisant, Didier Pasamonik cherche à placer sa contribution au forum hors discussion, en faisant comme si l'exactitude factuelle d'une assertion était le seul objet possible de critique – et non son insertion dans une dynamique argumentative.

« ça n'a pas valeur d'argument »

Parmi les commentaires méta-argumentatifs visant à dénier le statut d'argument à une production discursive, on trouve une expression orientée explicitement vers la dimension fonctionnelle de l'argument : « ça n'a pas *valeur* d'argument » :

Ce n'est pas parce que nos voisins ont décidé de supprimer les humanités qu'il faut faire la même chose. **Ça n'a aucune valeur d'argument.**

France Culture, août 2003

Lorsque c'est un élément du discours adverse qui est ainsi visé, il est reformulé de façon à en faire ressortir la « logique » argumentative – et, si possible, d'en rendre visible le caractère inacceptable. Ici, la formulation du discours en faveur de la suppression des humanités dans le système scolaire français tend à le présenter comme un « argument de Panurge » (il faut le faire parce que les autres le font), ce qui rend son rejet d'autant plus facilement acceptable.

L'intérêt du syntagme « n'a pas valeur d'argument » est qu'il entre souvent dans des énoncés proposant une catégorisation explicite de ce qui « n'a pas valeur d'argument », et permet ainsi d'inventorier quelques uns des procédés discursifs dont la valeur probante se trouve ainsi mise en cause (on se contentera de mentionner ceux que l'observation de l'expression « c'est pas un argument » avait permis d'identifier, et on ne développera que ceux qui semblent plutôt appelés par l'expression « ça n'a pas valeur d'argument »). On peut repérer ainsi :

(32) <http://www.actuabd.com/spip.php?article5838>, message de Didier Pasamonik, 19 novembre 2007.

- Le recours à la force :

Chez eux la sympathie se mérite et **le coup de trique n'a pas valeur d'argument**.⁽³³⁾

André Bernard, *Pan du désert*, 1977, Brill. P.XXIII

- Les réactions émotionnelles ayant valeur évaluative :

Au soir du premier tour, un journaliste demande à marine Le Pen si le FN est mort, ce a quoi, elle répond bien évidemment : "pas du tout, en tout cas, ses idées ont gagnées..." **Perso, ça me glace le sang... mais j'en convient, ça n'a pas valeur d'argument.**

<http://www.lepicea.net/forums/index.php?showtopic=5547&st=0>

- Le recours à une citation d'autorité⁽³⁴⁾

Je crois que c'est donc le moment opportun pour sortir de mon chapeau cette petite citation de Thomas Jefferson :

"Si tu es prêt à sacrifier un peu de liberté pour te sentir en sécurité, tu ne mérites ni l'une ni l'autre."

[...] Evidemment, **une citation n'a pas valeur d'argument**, c'est toujours assez péremptoire... Mais pour rebondir sur ton exemple, je crois que la parentalité influence forcément beaucoup notre façon de voir.

<http://merome.net/dotclear/index.php?2007/07/17/349-la-veritable-liberte-individuelle>

- Des énoncés relevant de régimes discursifs non démonstratifs :

les préférences esthétiques n'ont pas valeur d'argument.

Stéphane Dion, *Pour une esthétique du renouveau*, L'Harmattan, 2005.

Une description littéraire n'ayant pas valeur d'argument, je laisse de côté le récit, dû à la plume du petit poétaillon-branleur Mehdi Belhaj Kacem, de l'assassinat d'une « connasse », paru dans le n° 5, décembre 1992, p. 37-38.

<http://www.teleologie.org/OT/textes/txtmando2.html>

- Des énoncés renvoyés à des productions pathologiques dépourvues de toute rationalité

"délire personnel qui n'a pas valeur d'argument"

<http://www.forum-zetetique.com/forum/forum/printthread?thread=888>

- Mais les procédés qui se voient le plus souvent déniés toute valeur d'argument sont les procédés inductifs, catégorisés comme « exemples », « anecdotes » ou « expérience (personnelle) » :

Ce ne sont que deux exemples. Ils n'ont pas valeur d'argument.⁽³⁵⁾

<http://unsibeaubordel.blogspot.com/2006/01/pedro-pauleta.html>

(33) Même si l'expression « argument massue », relativement fréquente en français, suggère que certains arguments ont un caractère aussi contraignant qu'une imposition physique.

(34) On peut y voir une manifestation de l'opprobre qui pèse sur l'argument d'autorité identifié comme tel – ce qui ne suppose bien entendu pas que dans la pratique, le recours à cet argument soit exclu... (Doury 1999).

(35) On notera bien sûr ici la tournure restrictive « ne... que... », qui situe l'exemple au bas d'une échelle des procédés discursifs susceptibles d'avoir une valeur probante.

[après le message d'un internaute concluant, du mécontentement de ses amis ayant acquis une console Wii, à la mauvaise qualité de la console]

C'est marrant, toutes les personnes de mon entourage en possédant une en sont totalement satisfaites, même que ça se propage, et encore il y a 2 semaines, j'ai un ami qui s'en est achetée une.

Comme quoi, l'expérience personnelle n'a pas valeur d'argument

<http://www.comlive.net/La-Guerre-Des-Consoles-Vous-En-Pensez-Quoi,152349,100.htm>

Un tel rejet peut faire l'objet d'une élaboration méta-argumentative, qui spécifie les normes au regard desquelles la valeur probante de l'énoncé est contestée. Ainsi, dans l'énoncé suivant,

Le vécu, et l'expérience personnelle n'ont pas valeur d'arguments **car ils ne sont pas universels et ne permettent donc pas de faire avancer le débat.**

<http://www.digital-broadcast-channel.com/forums/index.php?showtopic=2118&st=36>
(fil de discussion « qu'est-ce qu'un artiste »)

c'est bien l'impossibilité de tirer des conclusions générales à partir d'énoncés particuliers qui est pointée du doigt : pour le locuteur à l'origine de cette assertion, l'argumentation ne peut avoir de valeur purement locale ; par ailleurs, on peut lire dans ces lignes une vision du débat comme mode d'interaction non polémique, visant à faire progresser les échanges vers un idéal non spécifié (recherche d'un accord, d'une vérité ?), plus proche du dialogue que de la querelle. Ces considérations normatives sur l'argumentation inductive font écho aux débats classiques sur l'absence de validité logique de l'induction, qui suppose toujours un saut dans le passage d'observations particulières à un principe général, quel que soit le nombre d'observations particulières sur lequel elle s'appuie.

Dans les énoncés précédents, les normes argumentatives sont formulées de façon catégorique et absolue, les schèmes argumentatifs étant rejetés *en tant que tels*, et aucune validité *sous condition* n'étant envisagée. On remarquera cependant que contrairement à ce que l'on observe généralement autour de l'expression « c'est pas un argument », presque systématiquement appliquée au discours de l'adversaire, dans l'expression « *p* n'a pas valeur d'argument », *p* est au moins aussi souvent un élément du discours du locuteur que du discours de son adversaire. Dans le premier cas, l'expression entre dans une structure concessive, du type « je sais bien que (vous me direz que) *p* n'est pas un argument, mais... je l'utilise quand même en soutien à *r*, tout en admettant que ce soutien n'est pas décisif, voire logiquement nul ». On s'autorisera donc dans de tels cas une lecture adoucie de la dénegation de la dimension probatoire littérale : « ça n'a pas valeur d'argument, mais... ».

Conclusion

Comme tout jeu de langage, l'argumentation obéit à des règles, et les sujets argumenteurs connaissent ces règles. « Connaissent » signifie qu'ils sont capables, dans certaines circonstances, de produire des argumentations obéissant peu ou prou aux canons les plus couramment admis, mais aussi qu'ils en ont un degré de conscience suffisant pour produire des commentaires méta-argumentatifs par lesquels ils nomment (à leur façon ou selon les standards académiques) et, le plus souvent, évaluent, les procédés auxquels ils sont confrontés ou auxquels ils ont eux-

mêmes recours (Govier 1987 : 283, Jacobs & Jackson 1982 : 208)⁽³⁶⁾. Or, les quelques observations, très partielles, que nous avons menées dans le cadre de cet article à partir des entrées « ce n'est pas un argument » et « ça n'a pas valeur d'argument » suggèrent une très forte proximité entre les représentations ordinaires et certaines conceptions expertes de l'argumentation – en particulier, les approches normatives. L'argumentation y apparaît comme une activité rationnelle (supposant une forme de suspension des émotions), alternative au recours à la force. Elle est vue comme impliquant un minimum de généralité : tout procédé d'étayage jugé trop spécifique (induction), ou trop étroitement associé à la personne (à son évaluation positive ou négative, comme dans le cas des arguments *ad hominem* ou des arguments d'autorité, ou à l'importance quantitative des promoteurs d'une position, comme dans l'argument du nombre), court le risque de se voir renvoyé hors du champ de l'argumentation.

En réalité, les phénomènes auxquels nous nous sommes attachée ici laissent entrevoir une perspective normative plus radicale encore chez les locuteurs ordinaires que chez la plupart des théoriciens de l'argumentation actuels – qui condamnent de plus en plus rarement des schèmes argumentatifs en tant que tels, mais s'attachent davantage à en déterminer les conditions de validité. Mais si l'on portait attention aux mécanismes de réfutation menés par ces mêmes locuteurs, plus qu'aux commentaires méta-argumentatifs du type de ceux qui ont retenu notre attention ici, on observerait que la plupart de ces réfutations suivent des voies très similaires aux questions critiques qui sous-tendent l'évaluation « savante » des types d'arguments (Eemeren, Grootendorst & Snoeck Henkemans 2002 : 96).

Ma propre position, par rapport à ce constat de proximité entre théorisations spontanées et théorisations normatives savantes, est relativement confortable, dans la mesure où je me réclame d'une perspective descriptive qui me garantit une distance maximale par rapport à l'objet que je me donne (et dont les normes argumentatives ordinaires font partie intégrante). Mais, pour inconfortable qu'elle les rendent, cette proximité n'invalide pas pour autant les approches normatives de l'argumentation ; elle constitue en revanche un argument fort en faveur de l'introduction d'une importante composante descriptive dans ces perspectives à visée prescriptive, afin de systématiser un dialogue entre les pratiques effectives et les représentations de l'argumentation qui les sous-tendent, et l'élaboration d'un modèle idéal de la discussion argumentée⁽³⁷⁾. Seul un tel dialogue peut permettre d'éviter d'écraser la position de l'analyste normatif sur celle des argueurs ordinaires.

(36) On trouvera chez Gleitman *et al.* (1972), à propos des théorisations grammaticales spontanées, une réflexion plus développée sur ce que signifie « connaître les règles » ; voir aussi Niedzielski & Preston 2000 : 22-23.

(37) C'est précisément le programme que se fixe Goldman (1994) – programme qui, si l'on en croit Bouvier & Concein (2007 : 18), n'a pas rencontré aujourd'hui encore beaucoup d'écho.

Références

- BILLIG, M. (1987) : *Arguing and thinking. A rhetorical approach to social psychology*, Cambridge : CUP / Paris : Editions de la maison des sciences de l'homme.
- BOUVERESSE, J. (1999) : *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Ed. Raisons d'agir.
- BOUVIER, A., CONEIN, B. (2007) : « Présentation », in A. Bouvier et B. Conein (éds), *L'épistémologie sociale. Une théorie sociale de la connaissance*, Paris : Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 9-52.
- BREKLE, H. E. (1989) : « La linguistique populaire », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, t.1, Liège / Bruxelles : Mardaga, 39-44.
- BRETON, P. (1997) : *La Parole manipulée*, Paris, La Découverte.
- BRETON, P., GAUTHIER, G. (2000) : *Histoire des théories de l'argumentation*, Paris, La Découverte.
- BROWN, W. R. (1989) : « Two Traditions of Analogy », *Informal Logic* XI, 161-172.
- (1995) : « The Domain Constraint on Analogy and Analogical Argument », *Informal Logic* 17-1, 89-100.
- DAVID-BLAIS, M. (1998) : « Sur l'usage de l'appel à l'autorité dans les débats politiques : le cas des débats électoraux télévisés canadiens et québécois », *Communication* vol.18 n°2, éd. Saint Martin, Montréal, 31-51.
- DECLERCQ, G. (1992) : *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Editions universitaires.
- DOURY, M. (2003) : « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires : le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et société* 105, 9-37.
- (2004) : « La classification des arguments dans les discours ordinaires », *Langages* 154, 59-73.
- (2008) : « Argument schemes typologies in practice : The case of comparative arguments », in F.H. Eemeren et B. Garssen (eds), *Pondering on Problems of Argumentation. Twenty Essays on Theoretical Issues*, Springer.
- DOURY, M., LARGIER, C. (à paraître) : « L'argument d'autorité dans une discussion en ligne : manifestations discursives et régime d'acceptabilité », in *Actes des 3^e journées internationales sur la rhétorique dans le domaine arabe : « L'argument d'autorité dans les cultures occidentales et arabe – pour un dialogue entre traditions de recherche dans l'argumentation »*, Tunis, 2006.
- EEMEREN, F.H. VAN, GROOTENDORST, R. (1996) : *La Nouvelle dialectique*, Paris : Kimé.
- EEMEREN, F.H. VAN, GROOTENDORST, R., SNOECK-HENKEMANS, F. (2002) : *Argumentation. Analysis, Evaluation, Presentation*, Mahwah (New Jersey) / Londres, Lawrence Erlbaum Associates.
- EEMEREN, F.H. VAN, MEUFFELS, B. (2002) : « Ordinary arguers' judgments on *ad hominem* fallacies », in F. H. van Eemeren (ed.), *Advances in Pragma-Dialectics*, Amsterdam : Sic Sat / Newport News, Virginia : Vale Press, 45-64.
- EEMEREN, F.H. VAN *et al.* (1996) : *Fundamentals of Argumentation Theory. A Handbook of Historical Backgrounds and Contemporary Developments*, Mahwah / New Jersey, Lawrence Erlbaum.
- ENGEL, S. M. (1994) : *Fallacies and Pitfalls of Language. The language Trap*, New York : Dover Publications, Inc.
- GARSEN, B. (2002) : « Understanding argument schemes », dans F. H. van Eemeren (ed.), *Advances in Pragma-Dialectics*, Amsterdam : Sic Sat / Newport News, Virginia : Vale Press, 93-104.

- (2007) : « Comparing the incomparable : figurative analogies in a dialectical testing procedure », in van F.H. Eemeren, J.A. Blair, C.A. Willard, B. Garssen (eds), *Proceedings of the sixth conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat, 437-440.
- GLEITMAN, L. R., GLEITMAN, H., SHIPLEY, E.F. (1972) : « The emergence of child as a grammarian », *Cognition* 1, 137-164.
- GOLDMAN, A.I. (1994) : « Argumentation and Social Epistemology », *The Journal of Philosophy* 91-1, 27-49.
- GOODWIN, J. (2007) : « Theoretical Pieties, Johnstone's Impiety, and Ordinary Views on Argumentation », *Philosophy and Rhetoric* vol. 40 n°1, 36-40.
- GOVIER, T. (1987) : *Problems in Argument Analysis and Evaluation*, Dordrecht / Providence : Foris Publications.
- JACOBS, S., JACKSON, S. (1982) : « Conversational Argument : A Discourse Analytic Approach », in J. RCox, C.A. Willard (eds), *Advances in Argumentation Theory and Research*, Carbondale and Edwardsville : Southern Illinois University Press, 205-237.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1984) : « Les négociations conversationnelles », *Verbum* VII-2-3, 223-243.
- KITCHENER, RICHARD, F. (2002) : « Folk epistemology : An introduction », *New ideas in psychology*, 20 : 89-105.
- NIEDZIELSKI, N. A., Preston, D. R. (2000) : *Folk Linguistics*, Berlin, New York, Mouton De Gruyter.
- O'KEEFE, D. (1977) : « Two concepts of argument », *Journal of the American Forensic Association*, 13, 121-128.
- (1982) : « The concepts of argument and arguing ». In J.R. Cox & C. A. Willard (eds), *Advances in argumentation theory and research*, Carbondale, IL : Southern Illinois University Press, 3-23.
- PAVEAU, M.-A. (2007) : « Les normes perceptives de la linguistique populaire », *Langage et société* 119, 93-109.
- PERELMAN, C. (1970) : *Le champ de l'argumentation*, Bruxelles, Presses de l'université de Bruxelles.
- (2002) : *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin.
- PERELMAN, C., OLBRECHTS-TYTECA, L. (1988) : *Traité de l'argumentation. La nouvelle Rhétorique*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles (5^e édition).
- PLANTIN, C. (1988) : *Les mots, les arguments, le texte. Propositions pour l'enseignement du français à l'université*, Université libre de Bruxelles.
- (1990) : *Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Paris, Kimé.
- (1995) : « L'argument du paralogisme », *Hermès* 15, 245-262.
- (1996) : *L'argumentation*, Paris, Seuil.
- (2000) : « La "question disputée", une forme argumentative oubliée. Thomas d'Aquin, *La guerre peut-elle être juste ?* », papier de travail.
- (2002) : « Analyse et critique du discours argumentatif », dans R. Koren & R. Amossy (éds), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, Paris, L'Harmattan, 229-263.
- (2005) : *L'argumentation*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Que Sais-je ?).